

**Olivia Bellanco,**

**Psychologue clinicienne en hôpital de jour enfants**

**Camille Schuffenecker,**

**Educatrice spécialisée en hôpital de jour enfants**

## **« Un Trognon de pomme »**

Dans cet article à quatre mains, nous allons tenter de décrire l'accueil atypique d'un enfant en hôpital de jour, étayé de quelques points théoriques. Nous lui proposons deux temps ni tout à fait groupal ni tout à fait individuel : la particularité de cette prise en charge rend compte de la singularité du cas. C'est dans un après-coup, et grâce au travail d'écriture, qu'est apparue la portée thérapeutique de l'accueil proposé à ce petit garçon. Après une brève anamnèse, nous présenterons notre travail depuis nos fonctions différentes de psychologue et d'éducatrice spécialisée, mais aussi à partir des différents temps de présence de chacune.

## **Brève présentation**

Patrick est un petit garçon de sept ans accueilli à l'hôpital de jour depuis deux ans sur deux demi-journées. Il est le deuxième d'une fratrie de quatre enfants : deux garçons suivis de deux filles dont la dernière n'a que quelques mois.

À presque trois ans, adressé par la PMI parce qu'il se cogne la tête contre le sol et se roule par terre, il est reçu avec ses parents en consultations par un pédopsychiatre au Pôle Petite enfance de l'hôpital de secteur. Ce suivi durera un peu plus de 2 ans et aboutira à un accueil à l'hôpital de jour pour enfants en mars 2009. Patrick a alors 5 ans.

Au début de l'année scolaire 2010, Patrick vient deux fois par semaine à l'hôpital de jour : en temps individuel et en atelier « pataugeoire ». C'est un enfant très souriant. Il évite les regards et parle peu. Les seuls mots qu'il prononce sont « mon pote » lorsqu'il souhaite qu'un adulte lui tape dans la main (en général pour le féliciter de quelque chose), « ouais » lorsqu'il réussit quelque chose, « ta gueule » dans les situations de conflit ou quand un adulte hausse le ton envers lui ou un autre enfant.

L'attitude de Patrick rappelle celle d'un tout petit enfant, il est très souple, il peut se mettre sur le dos en balançant ses jambes au dessus de sa tête. À table, il est difficile pour lui de rester assis longtemps. Il se lève fréquemment pour aller jouer, dessiner ou simplement s'isoler dans le couloir. Il mange avec les doigts, mais il est capable d'utiliser ses couverts si nous le sollicitons.

Au déjeuner, il lui arrive de planter fourchette ou doigts dans l'assiette du voisin ou dans le plat à proximité. L'idée d'appartenance lui semble étrangère. Les objets n'appartiennent à personne et sont interchangeable : son assiette et celle du voisin ne sont pas différenciées, de même que les feuilles de dessin. Patrick dessine très souvent dans les temps informels. Son comportement laisse parfois à penser que l'autre n'existe pas, car il n'hésite pas à dessiner sur le dessin de quelqu'un. Il peut se saisir d'une feuille vierge, ou non, et parfois même il vient agrémenter de coups de crayon le dessin qu'un autre enfant est en train de réaliser...

Il entretient un rapport particulier à l'objet oral qu'il incorpore et dont il peut surgir un reste : il mange sans cesse un morceau de pain dur ou une pomme et il abandonne ensuite les trognons un peu partout dans l'hôpital de jour.

Dans les temps informels, il ne joue pas avec les autres enfants, il va peu vers eux. Il est d'ailleurs souvent rejeté, mis à l'écart par ces derniers (ils ne le laissent pas entrer dans la salle de jeu par exemple). Il n'arrive pas à rester dans un groupe et ne parvient pas à aller en atelier. C'est pourquoi le temps individuel thérapeutique avec deux adultes proposé à Patrick s'est imposé à l'équipe soignante.

À première vue, il semble difficile d'instaurer une relation avec ce petit garçon. Pourtant, Patrick salue les adultes à son arrivée. Il est très sensible aux personnes présentes et à ce qui se passe autour de lui. Par exemple, lors du spectacle de Noël organisé par l'hôpital de jour, l'artiste demandera à un enfant prénommé Jean de participer au spectacle et l'appellera par erreur « Tony », sans que l'enfant ne soit en mesure de le contredire. Patrick, lui, dira plusieurs fois « Non, c'est Jean. »

## **Du cadre**

Dans le cadre de l'accueil en hôpital de jour, nous proposons à Patrick un temps individuel qui a lieu une fois par semaine aux mêmes jours et lieux, à la même heure et avec les mêmes soignants : une éducatrice spécialisée et moi-même, psychologue clinicienne. Ce travail est proposé depuis son entrée en IME, d'abord à temps partiel mais qui évoluera vers un temps plein. Nous avons alors l'idée de ne pas redoubler la position de l'IME qui s'organise en prise en charge groupale, de nous en décaler tout en assurant la continuité des soins.

Cette continuité/discontinuité est relayée par le cadre proposé : l'éducatrice est la soignante que Patrick retrouve à chaque fois qu'il vient à l'hôpital, alors qu'il ne rencontre la psychologue qu'une fois par semaine. Ce dispositif permet, dans sa contingence, l'introduction du sujet à une forme de temporalité marquée par la présence et l'absence des deux soignantes. Par la synchronie et la diachronie<sup>1</sup> il est question de l'émergence du sujet au langage dans sa particularité et dans sa façon d'être au monde. Peut tu déplier pour lier à l'absence/présence des soignantes et pour qu'on saisisse l'enjeu pour l'enfant ?

En effet, Patrick dit quelques mots : « salut mon pote », « catch », « ta gueule ». Il s'agit là des mots qui viennent d'un Autre : Patrick est parlé plutôt qu'il ne parle. Ce trognon de parole, tel que Lacan le définit dans le cas Robert (Lacan, 1954, p. 168), dont les seuls mots

---

<sup>1</sup> Lacan reprenant Saussure, distingue dans le langage « un ensemble synchronique, qui est la langue en tant que système simultané de groupes d'opposition structurés, il y a ensuite ce qui se passe diachroniquement, dans le temps, et qui est le discours » (Lacan, 1955, p. 66).

proférés étaient « le loup, le loup ! », signe à la fois l'amorce du langage chez le sujet, prémisses de son entrée dans le monde symbolique, mais également que le langage vient d'un Autre. Tout le travail est alors que Patrick puisse se faire sujet de sa propre énonciation.

### **Le fort-da ou l'entrée du sujet dans le langage**

Dès les premières séances, Patrick nous donne à voir une sorte de jeu du fort-da. Freud (1920) repère le jeu du fort-da comme un moment constitutif du sujet. Il observe chez son petit-fils et en propose une analyse qu'il décrit dans son article « Au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920, p. 47-128). Il remarque plusieurs jeux similaires qui se répétaient et qui avaient lieu notamment lorsque la mère de cet enfant partait quelques heures :

- Il jetait des objets loin dans la pièce (ils disparaissaient parfois sous un lit) en émettant un son qui signifiait, selon Freud et l'entourage de l'enfant, « parti ». L'enfant y trouvait une certaine satisfaction, ajoute Freud.

- Freud relie ce jet d'objets avec un autre jeu de l'enfant : le jeu de la bobine. Quand il projetait la bobine au loin, il disait « o-o-o » (fort, « loin » en allemand) et quand il la tirait vers lui, il marquait son retour d'un « da » (« voilà » en allemand).

- Enfin, Freud repère également un jeu de disparition/apparition de l'enfant lui-même dans le miroir, ponctué par les mêmes exclamations.

Ces observations soulignent l'accès du sujet au langage – en tant que ce dernier consiste à évoquer ce qui n'est pas là – dans un processus dialectique avec l'objet (la bobine), l'image (le miroir) et le désir de l'autre (le départ de la mère). Ce processus est soutenu par un automatisme de répétition : ces jeux se répètent à l'infini.

Du fait du départ de la mère, qui semble par là-même désirer ailleurs, l'enfant se sépare des objets en les jetant loin de lui. Cette disparition de l'objet sous un meuble, c'est-à-dire hors du regard, soutenue par le langage (« o-o-o »), est corrélée à celle de la mère. L'objet et le langage viennent rendre la séparation d'avec la mère supportable. Freud parle de renversement de la pulsion de passif à actif.

Le langage permet de se séparer de la chose tout en apportant un gain de jouissance (que Freud nomme satisfaction). Le langage permet de rendre présent, dans sa matérialité même, un objet absent ; il permet d'évoquer quelque chose ou quelqu'un qui est absent. C'est notamment pour cela que le sujet tire une certaine jouissance à parler. Dans le manque que créé l'autre, en tant qu'il est désirant, se loge la parole. Mais c'est aussi là que le désir du

sujet se constitue : le sujet désire en tant qu'il manque. Autrement dit, lorsque la mère part, le sujet désire son retour. Voilà une autre façon d'entendre ce renversement de la pulsion de passif en actif : le désir se constitue chez le sujet parce que l'autre désire. Le langage nomme le départ et le retour.

Mais que désire la mère ? Freud nous éclaire également sur ce point. Il pose l'hypothèse que lorsque la mère s'en va, le garçon veut par ses jeux se venger en envoyant « loin » les objets de la même façon que maman est « loin ». Mais celui qui est loin, c'est également le père, parti à la guerre. Le signifiant « loin » désigne donc quelque chose du père. La mère désire quelque chose du côté du père. Il y a du tiers dans l'affaire !

Notons qu'il y a un gain de jouissance mais au prix d'un renoncement pulsionnel ; on cède un bout de jouissance pour jouir autrement. Si ce n'est pas le cas, le sujet rend présent l'autre par l'hallucination de désir que Freud décrit chez le petit d'homme (Freud, 1895, p. 338). Cela rejoint une autre assertion freudienne sur le principe de réalité et le principe de plaisir (Freud, 1911, p. 135-143). L'un n'annulent pas l'autre, ils entretiennent un rapport dialectique. Le principe de plaisir peut s'accomplir en considérant la réalité et ses contraintes ; si ce n'est pas le cas, le sujet risque d'être livré au réel sans le recours d'aucune médiation.

Enfin, dans sa dernière observation de l'enfant au miroir, Freud vient pointer ce que Lacan appellera le stade du miroir, c'est-à-dire la constitution et l'identification du sujet à son image en tant qu'une et stable (Lacan, 1949, p. 92-99). Là encore, le langage, venant d'un Autre, soutient l'assomption de cette image.

Toutes ces opérations langagières sont soumises à un automatisme de répétition. Or ce dernier est, dans la théorie freudienne, un avatar de la pulsion de mort. Cela semble des plus paradoxal : l'accession du sujet au symbolique est sous-tendue par la pulsion de mort. En considérant, à l'instar d'Hegel, que le mot est le meurtre de la chose, Lacan fait l'hypothèse que le langage est intrinsèquement lié à la pulsion de mort.

### **Le téléphone et le jeu du fort-da**

À partir de la perspective du fort-da, articulons les moments cliniques des temps individuels avec Patrick.

Dès le début, Patrick nous montre à quel point il est difficile voire impossible de s'adresser directement à l'autre : il saisit un téléphone de la caisse à jouets et en tend un second à l'une d'entre nous. Puis il fait signe de passer le téléphone à l'autre, si bien que le téléphone

change sans cesse de mains, sans qu'il y ait vraiment un interlocuteur désigné, l'appel restant ainsi sans adresse. Il nous fait également dessiner son père, sa mère, et ses frères et sœurs, nous faisant ainsi, par la figuration, rendre présents les absents. Puis, il nomme de nouveau les personnages représentés. Patrick semble montrer par là à quel point il n'est pas séparé.

Au cours de notre deuxième séance, il sort du bureau avec un téléphone, puis il frappe à la porte pour rentrer. Lorsque nous l'y invitons, il semble vérifier que celle à qui il a confié le téléphone l'a toujours. Il le fait plusieurs fois ; cela se répète. Quelque chose semble s'amorcer même si lui-même et la soignante ne manquent de rien : chacun a son objet. Cependant, il commence toutefois à céder certains objets de son propre corps (selles, urines) à la fin du temps individuel. Il consent à se séparer sans que cela le plonge dans une grande angoisse ou, autrement dit, qu'il soit lui-même identifié à l'objet perdu. À partir de là, quelque chose s'ouvre au niveau symbolique : il prononce de nouveaux mots comme « vais me cacher » ; « veux jouer ».

Lors de séances ultérieures, Patrick commence à dessiner lui-même ses parents mais nous sollicitons pour compléter le dessin ou l'aider à tenir le stylo. L'opération qui est encore en jeu n'est pas de renoncer à, de céder quelque chose mais de rajouter, de compléter ou d'avoir des objets en plus. Nous décidons alors de faire consister le manque de notre côté : lorsqu'il part de la pièce, nous demandons assez fort pour qu'il entende : « mais où est Patrick ? » Nous ajoutons que son absence nous préoccupe. Patrick s'en saisit et répond : « il est ici Patrick » ou bien « il est là ». Puis il ressort, va chercher un verre d'eau et revient. Il voit notre inquiétude par rapport à son départ et plus particulièrement la mienne, s'arrête et me tend le verre d'eau. À ce moment là, il semble que quelque chose de l'Autre en tant qu'il est manquant commence à se constituer.

### **La constitution d'un moi**

Des effets apparaîtront la fois suivante : au téléphone, lorsque nous lui demandons qui appelle, il dit pour la première fois « c'est moi ». Pour se constituer un moi, Patrick a besoin d'être appareillé d'un objet qui traite son objet-voix<sup>2</sup> mais aussi celui de l'autre. C'est grâce à l'objet-téléphone et au manque que l'autre crée qu'il peut entrer dans le langage ; la

---

<sup>2</sup> Lacan ajoute à la liste des objets pulsionnels freudiens (oral, anal, scopique) l'objet-voix

possibilité, nouvelle pour lui, des jeux d'absence-présence et leurs conséquences signifiantes en témoignent.

Cet appareillage n'est pas sans évoquer l'invention de Temple Grandin<sup>3</sup> avec sa machine à serrer. Par ce biais, elle parvient à se constituer un corps, un corps enveloppé d'une machine. C'est ce que Patrick donne à voir lorsque, cette même séance, il prend mon manteau et mon écharpe qu'il enfle en disant « c'est à moi ». Il y a bien quelque chose d'une enveloppe corporelle qui apparaît. Cela rejoint l'assertion freudienne selon laquelle « le moi est avant tout un moi corporel » (Freud, 1923, p. 264). D'ailleurs, de nombreux événements de corps surviennent suite à ces séances : il est souvent malade et peut dire qu'il a mal ce qui jusqu'alors n'était pas le cas. À l'instar du petit-fils de Freud avec le miroir, quelque chose du corps et de l'enveloppe corporelle prend forme chez Patrick.

Aussi, en se saisissant des objets de l'autre, ce n'est plus lui en tant qu'il est un objet absent qui vient à manquer à l'autre, mais ce sont mes objets dont il se fait propriétaire. Il vient me décompléter et il montre que c'est une condition nécessaire et indispensable pour qu'il accède à une ébauche de « moi », un ego.

Le moi dépend de l'Autre du langage en tant qu'il est manquant. L'envers de cela est que si l'autre manque, c'est qu'il désire et donc il me veut peut-être quelque chose pour combler ce manque ? Voilà un biais par lequel nous pouvons considérer que le « moi est de structure paranoïaque » (Lacan, 1948, p. 113). C'est ce qu'illustre aussi la phrase que l'on entend très fréquemment chez les enfants : « c'est pas moi, c'est l'autre ». Patrick avait l'habitude de dire : « c'est Jean », « c'est Marcel ». M. Klein a également repéré, au niveau du moi, une première phase de constitution du sujet qu'elle nomme « schizo-paranoïde » (Klein, 1946, p. 274-300).

En se constituant un moi, Patrick se trouve aux prises avec un Autre menaçant et persécutant. Cela n'a pas tardé à apparaître : il exige, par une gestuelle et quelques mots, que je m'asseye sur une chaise d'enfant. Je mets alors mes mains sur le visage en montrant ma tristesse d'être mise à l'écart. Il tirera sur moi avec un pistolet de lego. L'autre soignante suggérera d'appeler un docteur : il se saisit de la mallette du docteur et il teste mes réflexes doucement, puis de plus en plus fort. Une autre fois, il désignera la chaise d'enfant en disant

<sup>3</sup> Temple Grandin, née en 1947, est une autiste dit de haut niveau. Dans son ouvrage autobiographique, *Ma vie d'autiste*, elle explique l'effet apaisant qu'elle trouvait à se retrouver confinée dans une machine à serrer, les parois enserrant son corps. Le contact physique avec d'autres semblables lui semblait dès lors possible. Elle crée cette machine à serrer sur le modèle d'une « trappe » à bétail. Celle-ci guidera toute sa vie. Elle est désormais chercheuse et professeur d'université au Colorado, spécialisée en zootechnie c'est-à-dire en équipement pour le bétail dont les machines à serrer des animaux notamment dans les abattoirs.

« c'est moi » puis me dira de m'y asseoir de nouveau. On peut repérer ici que le moi se constitue dans un rapport à l'autre qui est vécu dangereusement : « ou c'est toi, ou c'est moi ». Il s'agit là du fondement de la relation imaginaire. Une autre fois, assise sur ma chaise, n'étant plus autorisée à parler, ni à regarder, je dessine toutefois un bonhomme triste sur une feuille et la met sur mon visage. Il prend alors un stylo et barre les yeux et la bouche du bonhomme.

Le couple des Lefort ont repéré comme une sortie possible de l'autisme cette paranoïsation du sujet (Lefort, 1992, p. 237). Patrick semble nous le démontrer. La constitution de son moi à partir du rapport à l'autre, voire l'Autre, selon des modalités persécutives, est pacifiée par la présence de deux soignantes. En effet, comme l'illustre les exemples ci-dessus, l'éducatrice spécialisée revêt une fonction de double apaisant de Patrick, à la façon d'un partenaire qui n'introduit pas trop de différence ; quant à moi, j'incarne cet Autre, cet Autre du langage, lieu d'une altérité radicale.

Patrick se constitue en tant que sujet et se sépare de la chose. Ses dessins le montrent : d'abord des traits, puis la figuration avec des bonhommes qui s'humanisent, et enfin l'écrit avec la tentative d'écrire papa. L'écriture n'a plus rien à voir avec la chose, c'est pourquoi il faut en être séparé pour écrire. Avec l'écrit, la chose est perdue. Patrick commence aussi à se dessiner lui-même et montre cet écart entre le moi et le même du moi-même, dès lors que l'on utilise les mots de l'Autre pour parler de soi-même. Enfin, et comme le petit-fils de Freud, il dira au téléphone « maman partie ».

Patrick utilise de moins en moins le téléphone et les objets chutent : ils tombent à terre. Il se sépare plus facilement du trognon de pomme qu'il a l'habitude d'avoir avant de venir dans le bureau. À céder sur le trognon de pomme, la parole naît et vient non plus boucher mais border le trou de ce que Georges Bataille appelle la première cavité du vide. Quelque chose du symbolique vient border le trou réel auquel Patrick est aux prises.

### **De la confusion des corps**

En tant qu'éducatrice spécialisée, je rencontre Patrick avec la psychologue en temps individuel et en atelier « pataugeoire » avec une infirmière.

Il y a quelques mois, pendant l'atelier « pataugeoire », lorsque nous vidions l'eau à la fin de l'atelier, Patrick ne restait pas dans le bassin, il venait s'accroupir au bord, observait l'eau s'évacuer dans le siphon et en imitait le bruit de façon assez spectaculaire.

Il n'était pas possible pour ce petit garçon de rester dans l'eau lorsque celle-ci se vidait, j'ai alors pris l'initiative de rester dans le bassin : je souhaitais lui montrer qu'il n'y avait pas de danger, que je ne partirai pas avec l'eau. Patrick a pu me rejoindre après quelques minutes. Il n'avait certainement pas conscience de son corps et de ses limites. L'image de son corps était vague, instable : son corps ne possédait pas une consistance suffisante pour ne pas s'écouler avec l'eau.

Selon moi, ceci est à mettre en lien avec la demande fréquente de dessiner pour ou avec lui, qu'il m'adresse encore aujourd'hui. Il a besoin d'une secrétaire : il sollicite le corps de l'autre pour réaliser ce qu'il souhaite, voire utilise la main de l'adulte comme un prolongement de son corps. Patrick me sollicite à cette place de secrétaire alors que la psychologue est plutôt celle qui soutient le langage.

De plus, d'après certains éléments que je vais présenter ci-après, il semblerait que le corps de Patrick et celui de sa mère ne soient pas distincts. Il s'agirait d'une certaine confusion des corps et de leurs ressentis.

Cette confusion des corps entre un enfant et sa mère est normale et vitale au tout début de la vie. Pour l'enfant, le sein de sa mère est une partie de lui aussi bien qu'un objet de jouissance. Son corps est en continuité avec celui de la mère. « L'enfant est habité par des morceaux de sa mère » pour reprendre une expression de Joseph Rouzel (2007, p. 186).

Il semble que Patrick a toujours été considéré comme le « bébé » de la famille, malgré l'arrivée de sa première petite sœur. Nous savons qu'il était en poussette lorsque la famille se déplaçait (sa petite sœur marchait à côté). Cela apparaît aussi dans le discours de la mère, qui a été hospitalisée plusieurs jours il y a quelques mois, pour une opération assez grave. Le service où elle se trouvait était interdit aux enfants de moins de deux ans. Nous avons été surpris de l'entendre se plaindre qu'elle ne pourrait pas voir ses enfants, alors que seule la dernière, encore nourrisson, ne pouvait être autorisée dans le service. Les trois premiers, dont Patrick, ont tous plus de trois ans. Son discours laissait à penser qu'elle considérait ses enfants, comme ayant moins de deux ans.

De plus, nous observons régulièrement une sorte de déplacement des émotions entre la mère et son fils. Lorsque cette dernière est angoissée, Patrick est malade, à tel point qu'il ne peut rester ou venir à l'hôpital de jour. La maman explique ses symptômes par le fait que Patrick est stressé. Celui-ci semble suspendu aux émotions de sa mère.

En temps individuel, lorsque Patrick nous demande de dessiner sa famille, il nous indique à quel endroit de la feuille les dessiner. Depuis peu, il nous demande de le dessiner également. Il est arrivé plusieurs fois qu'il soit inévitable que le dessin représentant Patrick ne croise celui de sa mère...

Pendant un jeu de conversations téléphoniques entre la psychologue et Patrick, celle-ci décroche et demande « Qui est-ce ? » Le garçon se nomme alors par son prénom suivi du nom de famille de sa mère. Puisque le couple n'est pas marié, la mère a gardé son nom de jeune fille, mais Patrick porte le nom de son père. Il évince donc par cette nomination le nom du père.

Enfin, lors des séances précédant les grandes vacances, Patrick a évoqué les personnages de Mickey et Minnie. Nous lui avons proposé de les réaliser en pâte à modeler. Il a très vite demandé Dingo. Avec une certaine jubilation, il s'est saisi de Dingo et Minnie, les embrassant. Puis les deux personnages se sont rapidement retrouvés écrasés et mélangés dans la main de Patrick qui quittait la pièce dans le même temps. Il répétait alors « Dingo-Minnie » comme un seul et même nom. Cet acte nous a d'emblée évoqué la relation de Patrick et sa mère : Minnie est la femme de Mickey, ce dernier est d'emblée évincé par l'enfant qui lui préfère Dingo dans lequel nous entendons « dingue ». Ce qui n'est pas anodin dans le cas de Patrick, d'autant plus que le père le qualifie de « space » en entretien.

Tous ces éléments viennent appuyer que Patrick et sa mère ne sont pas séparés. Il semble donc qu'aucun tiers séparateur – en particulier le père de Patrick – ne soit intervenu dans cette relation en lieu et place de la fonction paternelle.

### **La question du père**

Grâce à la psychanalyse, nous savons que l'entrée dans le langage est permise par la fonction paternelle. Le père – soit la personne, homme ou femme, qui occupe la fonction paternelle – est celui qui pose le premier interdit fondateur de toute société humaine : l'interdit de l'inceste. Il intervient comme tiers séparateur entre la mère et son enfant. Il permet ainsi à l'enfant de se structurer en intériorisant la loi et de s'ouvrir au monde, et rend possible le lien social même. Il introduit le sujet à l'humanité grâce au langage. Le langage nous permet d'évoquer ce qui est absent. Pour y accéder il faut donc manquer, être séparé.

En ce qui concerne Patrick, nous pouvons affirmer que la fonction paternelle n'a pas opéré. Cependant, récemment, en temps individuel, il a à nouveau demandé à ce que l'on réalise Mickey, Minnie et Dingo en pâte à modeler. Il m'a alors guidée dans la construction du corps en réclamant les oreilles, le nez, la bouche, puis il m'a tendu un crayon pour que je fasse les yeux. Il s'est ensuite saisi du Mickey par les oreilles, ce qui ne me semble pas le fait du hasard car Patrick a les oreilles très décollées. Un peu plus tard, lorsqu'il se saisit de Dingo et que l'un des bras de ce dernier se détache, il s'exclame « Oh la la ! » et me tend les deux parties que je répare. Patrick semble se constituer un corps peu à peu. Dans le même temps, le « moi » est apparu. Il se nomme durant nos conversations téléphoniques : à la question « c'est qui ? », il répond « C'est Patrick ». En temps informels, cela émerge également, un enfant me demandant l'autorisation d'aller jouer dehors, j'ai été surprise d'entendre Patrick dire « moi aussi ».

L'apparition du « moi », d'un corps qui se constitue et d'un langage qui s'étoffe signifient que quelque chose de l'ordre de la fonction paternelle s'amorce. Cela me semble encore très précaire. Je pense que l'institution et l'équipe éducative de l'hôpital de jour elle-même a pu faire office de fonction paternelle. En effet, l'« acte éducatif prend appui sur la métaphore paternelle » comme l'affirme J. Rouzel (2007, p. 181). Le soin en hôpital de jour offre à l'enfant un lieu pour lui, où il est une personne à part entière, où il a sa place. Les soignants de l'hôpital de jour sont quotidiennement amenés à faire appel à la loi, aux règles qui régissent le vivre-ensemble, que ce soit en atelier, en temps informels ou lors des repas. Nous introduisons Patrick au lien social à travers la vie en collectivité mais aussi grâce aux activités extérieures que nous pouvons lui proposer. Mais l'hôpital de jour se veut surtout un lieu de parole où l'émergence du sujet est soutenue.

Par ces différents axes de travail, l'équipe a ainsi pu soutenir la fonction paternelle auprès de Patrick qui a su s'en saisir, ce dont l'évocation, aujourd'hui très fréquente, de son père semble attester. En effet, à chaque séance en temps individuel, Patrick nous demande de dessiner les membres de sa famille et demande quasi systématiquement son père en tout premier. Il parle beaucoup de « papa », parfois en le nommant par son prénom, il essaie également de l'écrire et le fait apparaître dans de nombreux jeux et mises en scène.

Aujourd'hui, Patrick ressemble davantage à un petit garçon. Il lui arrive de regarder dans les yeux. Il peut rester plus longtemps dans une activité. L'évolution la plus marquante est celle

du langage. Il semble davantage dans l'échange, le langage s'étoffe et des petites phrases apparaissent.

## **Conclusion**

L'hôpital de jour et l'équipe pluridisciplinaire permettent une certaine souplesse de l'accueil proposé, favorisant ainsi une accroche transférentielle possible.

La présence de deux soignants a permis à Patrick de ne pas se sentir trop menacé par une relation duelle. Nous pouvons rebondir sur des éléments qu'il nous apporte simplement en parlant entre nous, de sorte qu'il ne se sente pas persécuté. Il s'agit d'introduire Patrick à un groupe, si minime soit-il, afin de l'inscrire dans un lien social. Ce dispositif, soutenu par la parole, favorise l'émergence de son moi.

Du trognon de pomme, trace de son passage, un trognon de parole l'assigne à sa condition d'être parlant, de « parlêtre ».

## **Bibliographie**

Freud, S. 1895. « Esquisse pour une psychologie scientifique », Naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 2002, 307-396.

Freud, S. 1911. « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », Résultats, Idées, problèmes I, Paris, PUF, 1984, 135-143.

Freud, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », dans Essais de la psychanalyse, Paris, Payot, 2001, 47-128.

Freud, S. 1923. « Le moi et le ça », dans Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 2001, 47-128.

Klein, M. 1946. « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », dans Développement de la psychanalyse, Paris, PUF, 1966, 274-300.

Lacan, J. 1948. « L'agressivité en psychanalyse », dans Ecrits I, Paris, Seuil, 1999, 100-123.

Lacan, J. 1949. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Ecrits I*, Paris, Le Seuil, 1999, 92-99.

Lacan, J. 1953-1954. *Séminaire I : Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975.

Lacan, J. 1955-1956. *Séminaire III : Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.

Lefort, R. 1992. « Autisme et psychose. Deux signifiants : « partie » et « cassé » », *Revue Séries de la découverte freudienne*, 1992, 229-238.

Rouzel, J. 2007. *L'acte éducatif, Clinique de l'éducation spécialisée*, Toulouse, érès.

## **Résumé**

Cet article reprend la prise en charge en équipe pluridisciplinaire d'un enfant en hôpital de jour. S'inscrire dans un groupe étant difficile, nous lui proposons un temps individuel où il est libre de se saisir des objets à disposition et de solliciter les deux soignantes présentes. L'une soutenant le langage et l'autre se faisant secrétaire au fil des séances, il a pu amener les questions auxquelles il est aux prises. La spécificité du cadre institué permet la possibilité de remaniement psychique à la base de l'entrée de l'enfant dans le langage et de la constitution de son moi ouvrant à la question de la fonction paternelle.

## **Mots clés**

« cadre thérapeutique » ; « pluridisciplinarité » ; « langage » ; « moi » ; « fort-da » ; « fonction paternelle »